

The book cover features a stylized illustration of a woman's back and shoulders. She has short, dark hair and is wearing a light blue, strapless dress. A red ribbon is tied around her neck, looping down to a black anchor. The background is a solid teal color with a white rectangular box at the top containing the author's name. The title is written in white serif font over the woman's hair. A red circular badge in the lower right corner contains the text 'PRÉFACE DE NICK HORNBY'. At the bottom right, the publisher's name 'Rivages poche' is written in white.

MELISSA BANK

**Manuel de chasse
et de pêche à
l'usage des filles**

**PRÉFACE DE
NICK
HORNBY**

Rivages poche

Jane, jeune New-Yorkaise, raconte sa famille, ses amis et ses amours, à travers une série d'histoires qui tracent une ligne continue de son adolescence à l'âge mûr. Armée d'un sens aigu de l'autodérision, elle traverse les carrefours de la vie avec intelligence et légèreté, dans une tendre balade entre rires et larmes.

Véritable guide de survie en milieu urbain, ce roman évoque l'éternelle quête de bonheur. Dès sa parution, à l'aube des années 2000, *Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles* a connu un succès international, devenant le livre emblématique de toute une génération.

Auprès d'Alison Lurie, Lorrie Moore et Grace Paley, Melissa Bank (1960-2022) est l'un des trésors de la littérature féminine américaine.

De ces auteurs plus perfectionnistes que graphomanes, **Melissa Bank** (1960, Boston-2022, East Hampton) nous a laissé une œuvre hélas trop rare. Pour cause, elle a travaillé pendant près de vingt ans sur ses deux recueils, *Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles* et *Prochain arrêt le paradis*. Sa prose limpide, son humour vif et son regard perspicace sur les comportements humains ont fait de son *Manuel*, publié en 1999, un best-seller, traduit en plus de 30 langues.

Agacée par certains critiques masculins le qualifiant de *chick-lit*, Melissa Bank a déclaré au *Chicago Tribune* : « C'est comme si l'on disait qu'il s'agit d'un livre écrit par une nana pour des nanas, et que ce qui arrive à une femme célibataire ne concerne personne d'autre qu'elle ou d'autres femmes... C'est incroyablement offensant pour les femmes. » Et pour les hommes...

Du même auteur
aux Éditions Rivages

Prochain arrêt le paradis, 2006
Poche n° 576

Melissa Bank

**Manuel
de chasse et de pêche
à l'usage des filles**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Françoise Cartano

Préface de Nick Hornby

Traduite de l'anglais
par Christine Barbaste

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Édition originale : *The Girls' Guide to Hunting and Fishing*
Viking Press, New York, 1999

Couverture : illustration de Joanna Gniady.

© Melissa Bank, 1999

© Éditions Payot & Rivages, 1999
pour la traduction française

© Éditions Payot & Rivages, 2001, 2014, 2024
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-6329-2

Dans l'art de perdre il n'est pas dur de passer maître ;
tant de choses semblent si pleines de l'envie
d'être perdues que leur perte n'est pas un désastre.

Perds chaque jour quelque chose. L'affolement de perdre
tes clés, accepte-le, et l'heure gâchée qui suit.
Dans l'art de perdre il n'est pas dur de passer maître.

Puis entraîne-toi, va plus vite, il faut étendre
tes pertes : aux endroits, aux noms, aux lieux où tu fis
le projet d'aller. Rien là qui soit un désastre.

J'ai perdu la montre de ma mère. La dernière
ou l'avant-dernière de trois maisons aimées : partie !
Dans l'art de perdre il n'est pas dur de passer maître.

J'ai perdu deux villes, de jolies villes. Et, plus vastes,
des royaumes que j'avais, deux rivières, tout un pays.
Ils me manquent, mais il n'y eut pas là de désastre.

Même en te perdant (la voix qui plaisante, un geste
que j'aime) je n'aurai pas menti. À l'évidence, oui,
dans l'art de perdre il n'est pas dur de passer maître
même s'il y a comme (*écris-le !*) comme un désastre.

Un art, d'Elizabeth Bishop
(traduction d'Alix Cléo Roubaud, Linda Orr
et Claude Mouchard).

Préface

J'ai rencontré Melissa Bank à la toute fin du vingtième siècle, entre la publication de ses deux livres – celui que vous tenez entre vos mains (imaginons que nous sommes à la fin du vingtième siècle et qu'il vous faut tenir un livre pour le lire) et *Prochain arrêt, le paradis*. Je ne sais plus comment ni pourquoi nous nous étions rencontrés mais, pendant quelques années, nous nous sommes revus chaque fois que j'allais à New York ou qu'elle venait à Londres. J'aimais énormément passer du temps avec elle. Elle voulait parler, écouter, et rire – aussi fort et aussi souvent que possible. Mais elle était très observatrice, perspicace, infiniment bienveillante et, surtout, débordante d'affection. Il me semblait que, quand elle rencontrait quelqu'un, elle espérait pouvoir l'aimer.

Et elle n'avait pas froid aux yeux. J'avais lu son *Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles* avant de faire sa connaissance – donc, j'étais déjà fan, comme tout le monde – et je tenais à inclure le travail de Melissa dans *Conversations avec*

l'ange, un recueil de nouvelles que je composais à l'époque, avec des contributions d'Irvine Welsh, Dave Eggers, Zadie Smith et d'un tas d'autres personnes. Melissa m'a donné *Prochain arrêt, le paradis* – l'histoire, pas le livre – et elle est venue à Londres pour la sortie du bouquin. La soirée de lancement au Hammersmith Palais, cette salle de concert que nous aimions tant, aujourd'hui disparue et que The Clash ont chantée, a été un événement gigantesque. Teenage Fanclub a joué, et des acteurs célèbres ont lu quelques-unes des nouvelles. Face à ce public nombreux, bruyant, excitable, l'exercice n'avait rien d'évident, même pour des professionnels habitués aux feux de la rampe, et, de tous les auteurs, un seul a souhaité se risquer à lire son propre texte : Melissa, qui venait de publier son premier roman. Toutes les personnes présentes, dont beaucoup avaient bu plus d'un verre, étaient suspendues à ses lèvres. Elle était impressionnante.

Quand je lis maintenant, toutes ces années plus tard, des interviews qu'elle a données, je trouve intéressant, et un peu déprimant, que Melissa ait si souvent dû se défendre. Ainsi, après avoir concédé dans son introduction que, « certes, les pages se tournent sans trop de difficulté », comme s'il s'agissait d'un phénomène sans lien avec l'acte de lire, un de ces journalistes (un homme) demande à l'auteure du *Manuel* si « chick-lit » est, à ses yeux, un terme dévalorisant.

Permettez-moi d'éclairer votre lanterne, Monsieur l'Intervieweur. Oui, il est dévalorisant. En général, il dit à demi-mot : « Tout le monde achète

ce livre, le lit et l'adore, plutôt que d'acheter, lire et adorer le mien. Donc, quelque part, le jeu est pipé. » Bizarrement, à cette époque, une interrogation tourmentait les gens qui font profession d'écrire sur les ouvrages des autres : tel ou tel livre était-il, ou pas, de la Littérature ? Elle les tourmentait tout particulièrement quand un auteur s'autorisait quelques facéties. Dans leur grande majorité, les lecteurs ne se posaient pas et ne se posent toujours pas la question. La riposte de Melissa au journaliste fait mouche : « Pour moi, une grande part du travail consiste à affiner le texte. Même quand mon propos, à mes yeux, possède une vraie profondeur ou une vraie substance, je ne veux pas d'une formulation qui en rajouterait et accablerait le lecteur. Je vise autre chose. » Pour le dire autrement, ce qui est souvent présenté comme de la Littérature exige simplement de noircir quelques brouillons avant d'aboutir à un texte qui donnera du plaisir aux lecteurs. Dans le cas de Melissa, la création littéraire consistait à écrire des phrases simples, sans fioritures, en jouant avec tout un tas de couleurs, puis à agencer patiemment ces phrases jusqu'à ce qu'elles composent une belle mosaïque, qu'elle couchait sur un lit de mélancolie – ce dont on ne prend vaguement conscience qu'arrivé au terme d'une histoire, puis du livre. Là est la complexité. Là réside l'art, et la profondeur.

Le Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles raconte deux décennies de la vie d'une jeune femme, Jane Rosenal. Avec un sujet pareil, on court bien sûr au-devant des ennuis – ou, du

moins, de la sentence d'un critique prétentieux qui, du haut de sa condescendance, jugeait néanmoins le livre divertissant et drôle. Jane Rosenal, pourtant, y bataille avec l'entrée dans l'âge adulte (dans la première histoire, elle n'est encore qu'adolescente), avec la solitude, une carrière qui n'est pas forcément faite pour elle, des relations sentimentales et sexuelles inappropriées et insatisfaisantes, des parents condamnés par la maladie, elle est en proie au doute, à la confusion. Elle se débat avec les choses de la vie, en somme, de la seule vie que connaît une jeune femme – ou un jeune homme – ordinaire dans une grande ville, et tout ça lui donne matière à réfléchir, à désespérer et à plaisanter. (Le roman fourmille de bons mots épatants, qui tous méritent de rester à leur place, dans le fil du texte, afin que vous puissiez les savourer comme il se doit.)

Quand Melissa est morte, j'ai posté sur Instagram une photo de nous deux en compagnie de notre amie et consœur Sarah Vowell. J'aimerais rapporter ici deux des commentaires qu'elle a suscités. Le premier, d'une éditrice, disait : « *Le Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles* a changé ma relation à la lecture. J'y pense encore tout le temps. » Dans l'autre, une écrivaine déclarait : « *Prochain arrêt, le paradis* est l'un de mes romans préférés de tous les temps. C'est pour moi une source d'inspiration, je le garde près de mon bureau et je le relis chaque année. » Ça et là sur Internet, bien d'autres personnes ont exprimé des sentiments similaires, et j'ai pu constater, avec

bonheur et tristesse, combien les deux beaux livres de Melissa avaient compté pour toute une génération d'écrivains. Je doute qu'elle l'ait compris de son vivant, et elle aurait refusé d'y croire, de toute façon. Ce n'était pas son genre.

Elle me manque, bien sûr. Elle manque à tous ceux qui l'ont connue. Et elle vous manquera à vous aussi, si vous vous apprêtez à lire ce livre pour la première fois. Vous regretterez qu'il n'y en ait pas dix ou quinze autres à dévorer dans la foulée ; vous regretterez de ne jamais savoir comment ses personnages se seraient débrouillés des téléphones portables, des applications de rencontres, des identités de genre, des amers clivages politiques ou de tout autre sujet du vingt et unième siècle que Melissa aurait si bien su traiter. *Le Manuel de chasse et de pêche pour les filles* a presque un quart de siècle, et comme il en va du *Château de Cassandra*, des romans de Muriel Spark ou de *True Grit*, des lecteurs le découvrent, d'autres le relisent, on rit à ses bons mots, on est ému. La longévité est le seul indicateur littéraire qui compte vraiment, et ce livre-là est conçu pour durer.

Nick HORNBY
Janvier 2024

Débutants confirmés

« Bien que la maison soit le lieu où vous pouvez vous détendre et être vous-même, cela ne signifie pas que vous puissiez profiter de l'amour et de l'affection des autres membres de votre famille pour vous. Votre famille aura une meilleure opinion de vous, et les choses se passeront mieux, si vous respectez les bonnes manières. »

20th Century Typewriting,
de D.D. Lessenberry, T. James Crawford
et Lawrence W. Erickson.

La première petite amie sérieuse de mon frère avait huit ans de plus que lui — vingt-huit pour elle et vingt pour lui. Elle s'appelait Julia Cathart, et Henry nous la présenta au début du mois de juin. Ils étaient venus en voiture de Manhattan jusqu'à notre petite maison de vacances des Loveladies, sur le Jersey Shore. Quand le cabriolet, la voiture chérie de mon frère, s'est garé dans l'allée, elle était au volant. Ma mère et moi étions à la fenêtre de la cuisine. J'ai dit : « Il la laisse conduire sa voiture. »

Ils étaient habillés de la même façon, avec une grande chemise blanche en coton qu'ils portaient rentrée dans leurs jeans, sauf qu'elle avait en plus un pull en cache-mire noir sur les épaules.

Elle avait les yeux foncés, les pommettes saillantes et une belle peau claire, avec des joues rouges comme une gamine qui a de la fièvre. Ses cheveux étaient nattés en tresse lâche que retenait un bout de dentelle, et elle portait de petites perles aux oreilles.

Je m'étais dit qu'elle ferait peut-être plus vieille que Henry, mais c'est lui qui faisait plus vieux que Henry. Là, debout, il avait l'air d'un homme. Il s'était laissé pousser la barbe, pour commencer, et il avait de nouvelles lunettes de soleil cerclées de métal qui lui donnaient davantage l'allure d'un bon vivant que d'un crack en philosophie entre deux cursus universitaires. Ses cheveux étaient plus longs et, faute d'avoir encore éclairci au soleil, ils avaient le roux foncé du setter irlandais.

Il m'a embrassée sur la joue, comme s'il s'agissait d'une habitude de toujours.

Puis il s'est mis à chahuter avec Atlas, notre airedale, pendant que sa petite amie et maman se serraient la main. Elles l'ont fait en dames bien élevées, du bout des doigts et en souriant, comme si elles s'adoraient déjà et n'attendaient que les petits détails pour expliquer cette mutuelle affection.

Julia s'est tournée vers moi et a dit : « Tu dois être Janie.

— La plupart des gens m'appellent Jane à présent, ai-je dit, avec pour effet d'accentuer encore mon jeune âge.

— Jane », a-t-elle corrigé, à la manière peut-être d'un adulte qui essaye de prendre un enfant au sérieux.

Henry déchargea la voiture et se chargea de tout ce qu'ils avaient apporté, des petits sacs et des gros, un filet et un sac à dos.

Comme il remontait l'allée, sa petite amie a demandé : « Tu as pris le vin, Hank ? »

Je ne connaissais pas de Hank, mais il avait pris le vin.

Outre les chambres et une véranda fermée par une

moustiquaire, notre maison se résumait à une seule grande pièce tout usage, que Henry lui faisait visiter sur le mode ironique : « La salle de séjour », annonçait-il en désignant le canapé d'un geste circulaire ; et après un temps d'arrêt, il a refait le même geste désignant le même canapé en disant : « Et ici, le bureau. »

Dans la véranda, elle a étendu les jambes — Audrey Hepburn se reposant après un cours de danse. Elle portait des espadrilles. J'ai remarqué que Henry était nu-pieds dans ses mocassins, et qu'il avait glissé un jeton de métro dans la fente prévue pour une pièce de monnaie.

Julia a siroté son thé glacé et demandé d'où venait ce nom de Loveladies. Nous n'en savions rien, mais Henry a répondu : « Le mot vient du nom indien du fondateur. »

Julia a souri et demandé à maman depuis combien de temps nous venions ici.

« C'est la première année », a dit maman.

Mon père était au tennis et en son absence je me suis sentie libre d'ajouter un commentaire subversif. « Avant, nous allions à Nantucket.

— C'est ravissant, Nantucket, a dit Julia.

— Ravissant », a concédé ma mère, avant de servir quelques arguments minables en faveur du New Jersey, sur le thème de la proximité avec notre maison de Philadelphie.

Dans les ultimes épisodes de nos discussions sur les mérites comparés du New Jersey et de Nantucket, j'avais signalé, avec conviction pensais-je, que Camden était encore plus près. J'avais failli ajouter que la décharge était à deux pas, mais mon père m'a coupée.

Je voyais qu'il était en colère, mais sa voix est restée égale : « Nous pourrions profiter de la mer d'un bout de l'année à l'autre, avait-il dit, ce qui nous aiderait à resserrer les liens familiaux.

— Ou les établir», dis-je, en voulant mettre un peu de légèreté.

Mon père m'avait regardée en plissant les yeux, comme s'il se demandait si j'étais bien sa fille.

Maman m'avait souri en disant que la maison donnait directement sur l'eau. Je n'aurais qu'à ouvrir la porte pour aller nager !

Je n'ai compris qu'à ce moment qu'ils avaient déjà choisi une maison ; pour laquelle ils avaient pris une option.

« Elle donne sur l'océan ? avais-je demandé.

— Presque, dit-elle pour conserver son enthousiasme.

— La baie, dis-je pour mon propre compte.

— On a effectivement une vue splendide sur la baie », dit-elle, mais non, notre maison donnait sur un lagon, un canal. « Comme à Venise », précisa-t-elle, comme si cette référence faisait sens pour moi.

À présent, Julia demandait si l'on pouvait nager dans cette eau, et maman s'est empressée de répondre : « Absolument. »

Je ne voulais pas jeter une pluie acide sur le tableau idyllique brossé par ma mère, mais l'eau du lagon retenait des nappes de mazout à la surface et avait en guise de fond des dépôts boueux déversés par les égouts.

J'ai été surprise de voir Henry rester si longtemps sous la véranda, alors que maman branchait la conversation sur l'été, abordant des questions aussi sujettes à controverse que l'épi de maïs (les Silver Queen sortaient gagnants), les moustiques (une plaie) et le tennis (excellent exercice).

Henry a fini par se lever. Il est sorti comme s'il parait accomplir une mission. Vérifier mes paniers à crabes peut-être, ou voir si nous avons apporté les vélos ; il pouvait faire ce qu'il voulait. Mon père était pareil. Beaucoup de monde à la maison ; il incombait à ma mère de

fournir la nourriture, la boisson, l'animation et les sujets de conversation, pendant que mon père s'occupait de faire la sieste ou de lire.

Laissant maman à son rôle d'hôtesse accueillant la Petite Amie, la Sœurette se lève. Je profite d'une pause dans leur échange de grâces pour imprimer une sorte de sourire sur mes lèvres : *J'adorerais rester bavarder, mais il faut que j'aille me faire ma piqûre d'héroïne.*

Pour le dîner, nous avons mangé des crabes que j'avais pêchés au large du quai. Maman avait recouvert la table de papier journal et nous avons tous fini avec des caractères d'imprimerie teints sur les bras. Pour nous faire une surprise, maman a servi des Silver Queen. Mon frère a mangé son épi comme une personne normale, au lieu d'adopter le style machine à écrire ; d'habitude, il donnait un coup dans l'épi à la fin de chaque rangée avec bruitage approprié.

En réponse aux questions de ma mère, Julia nous a parlé de son frère à San Francisco et de sa sœur à Paris, les deux devant « honorer » la garden party annuelle donnée par sa mère à Southampton. Julia choisissait ses mots avec soin et en utilisait certains que je n'avais jamais entendu prononcer — j'avais l'impression qu'elle répétait pour un boulot dans l'édition de dictionnaires.

Coup d'œil de ma mère : *On ne sourit pas.*

En dépit de sa lenteur d'élocution, Julia ouvrait les crabes deux fois plus vite que n'importe qui, et je lui ai demandé comment elle faisait. Elle m'a montré la clé, sur l'abdomen, et la façon de la tirer pour que la carapace se détache toute seule. Henry s'est penché pour apprendre, lui aussi.

Mon père a posé des questions sur la maison d'édition pour laquelle Henry et elle travaillaient. Julia a décrit leur patron comme un éditeur exquis doublé d'un homme

charmant. Mon frère avait un sourire en coin quand il a dit : « Tous les matins, pendant que nous ouvrons le courrier, Mr. McBride arrive dans le service des droits annexes et demande : On a touché des sous, les enfants ? »

J'avais eu l'occasion de rencontrer cet éditeur exqu coast doublé d'un homme charmant quand j'étais allée rendre visite à Henry ; et j'ai répété que Mr. McBride m'avait dit alors que mon frère « Aaron » était irremplaçable.

« Hank Aaron, a fait mon père, presque pour lui-même.

— Mr. McBride doit être pardonné, dit Julia. En tant qu'*aficionado* de baseball et en tant qu'octogénaire. »

Je me suis dit : *La garden party sera honorée par des aficionados et des octogénaires exqu coast.*

Et puis j'ai posé ma question : « Ils sont au courant pour vous deux, au bureau ? »

Mon père m'a fait les gros yeux ; j'ai soutenu son regard : *Pourquoi est-ce toujours mal quand j'ai envie de savoir quelque chose ?*

Henry a changé de sujet : il avait été promu du statut de stagiaire à celui d'assistant. J'étais sûre qu'il attendait une réaction satisfaite de mes parents, et j'ai vu immédiatement que ce n'était pas le cas de mon père. Plus difficile à dire concernant ma mère ; en famille, elle portait le masque.

Le problème, je l'ai compris, était l'université. Henry n'avait toujours pas pris de décision concernant son entrée à Columbia à l'automne.

Il avait déjà changé quatre fois, cinq si l'on comptait les deux passages à Brown. Les raisons invoquées étaient toujours valables et logiques, genre « programme plus intéressant ». Je m'interrogeais sur les raisons qu'il ne donnait pas.

Avant d'aller dormir, maman a dit à Julia qu'elle partagerait ma chambre — à moi de jouer. Je l'ai emmenée

dans la pièce concernée, qui était entièrement remplie de lits superposés ; on pouvait y dormir à quatre, mais je me suis rendu compte qu'il n'y avait la place de vivre que pour une seule personne.

« Des lits superposés, a-t-elle dit, comme si elle trouvait l'idée charmante. Comme dans les colonies de vacances. »

Une cellule, ai-je pensé. Comme en prison.

Je lui ai demandé quel lit elle voulait ; elle a choisi le plus près, en bas, ce qui me laissait celui d'en haut, à l'opposé. Je lui ai donné des serviettes de toilette propres et je suis sortie pour la laisser se déshabiller ; puis j'ai frappé à la porte et elle a dit : « Entrez. »

Elle était déjà sous les couvertures, alors j'ai éteint la lumière. J'ai grimpé sur ma couchette et ôté le sable des draps. Nous nous sommes souhaité bonne nuit. Quelques minutes plus tard, une porte a claqué, et j'ai dû lui expliquer que les montants de porte étaient mal fixés ; que les portes allaient donc s'ouvrir et claquer toute la nuit. De nouveau : « Bonne nuit. » « Bonne nuit. »

J'ai fermé les yeux et essayé de faire comme si j'étais à Nantucket.

La maison que nous louions chaque année avait un chemin de la veuve — petit belvédère carré sur le toit, d'où les femmes de capitaine étaient censées guetter autrefois le retour du bateau de leur mari. La nuit, nous entendions grincer et gémir. Une fois, j'ai cru entendre des bruits de pas sur le chemin de la veuve. On sentait la présence des fantômes dans cette maison, effrayante au meilleur sens du terme.

S'il y avait des fantômes dans celle-ci, ils ne pleuraient pas un mari disparu en mer, mais claquaient les portes pour des motifs aussi futiles et modernes qu'une interdiction d'aller faire du ski nautique.

Je ne pouvais pas dormir avec elle en dessous, et je

sentais qu'elle non plus. Nous étions allongées dans le noir à nous écouter mutuellement. Le silence entre nous était à la fois hostile et intime, comme si nous nous observions en nous défiant. Sauf que Julia attendait seulement que je sois endormie pour filer dans la chambre de mon frère. J'ai entendu le bruit de ses pieds nus sur le plancher et le murmure de la porte de Henry qui s'ouvrait puis se refermait.

Mon père est parti voir des bateaux à vendre avec mon frère, mais je soupçonnais une conversation à propos de Columbia.

Ma mère, Julia et moi sommes descendues à pied à la plage. Je marchais derrière elles, tantôt dans l'eau, tantôt en dehors, cherchant des bouts de verre polis par la mer. Maman racontait l'exposition sur laquelle nous étions tombées par hasard lors de notre dernier passage à New York — vaisselle, argenterie et cristal utilisés par la royauté — et Julia avait vu cette exposition, délibérément.

Le musée ressemblait à la maison d'une femme riche qui n'avait pas envie d'avoir de visiteurs ; les gens parlaient à voix basse et marchaient sur la pointe des pieds, comme pour faire oublier leur présence. Le livre d'or sollicitait des commentaires et ma mère, qui ne manquait jamais une occasion de faire un compliment, avait écrit que cette exposition était remarquablement présentée. J'avais écrit : « Ennuyeux à mourir. »

J'ai eu la même expérience en les écoutant parler services de table. Elles aimaient les mêmes assiettes pour les mêmes raisons et avec le même enthousiasme, et j'ai pensé : *Henry sort avec sa mère.*

Quand j'ai fait la remarque à mon frère, il a dit : « J'ai une sœur freudienne. »

Julia était en train de faire mon travail à la cuisine, mettre la table et aider son âme sœur à préparer le dîner.

J'étais assise sur le lit de Henry, qui rassemblait ses affaires pour rentrer à New York. Il faisait toujours autre chose pendant que nous parlions — changer de station de radio, feuilleter un journal, accorder sa guitare. Il n'avait pas besoin de me regarder ; il savait que j'étais toujours là, avec la question suivante.

« Tu devrais lire Freud », a-t-il dit, avant d'aller vers sa bibliothèque voir s'il avait un Freud à portée de main. Ce n'était pas le cas, mais il a continué à vanter les mérites de Freud qui était un grand écrivain, comme si j'avais envie de parler de Freud pendant nos seuls instants d'intimité de ce week-end.

Je n'ai pas oublié de le remercier pour le dernier livre qu'il m'avait envoyé du travail, écrit par un philosophe norvégien, et il a demandé : « Tu l'as commencé ? »

— Ouais, en un après-midi, j'ai passé près d'un mois à le lire. »

Il m'a regardée pour me dire : « Tu sais que ton Q.I. gagne et perd une cinquantaine de points à chaque conversation ? »

Je ne savais pas s'il s'agissait d'un compliment ou d'une insulte, mais je n'aimais pas la façon qu'il avait de me regarder — comme de lointains sommets de sa nouvelle vie. J'ai dit : « Personne n'aime qu'on lui dise ses quatre vérités. » Et puis je m'en suis voulu. Et j'ai ajouté : « De toute façon, $E = MC^2$. »

Henry a souri et ouvert un tiroir. Il m'a raconté qu'il était allé assister à une conférence du philosophe norvégien. « Imagine, essayer de comprendre cette philosophie exposée avec un accent à couper au couteau, a-t-il dit. Et pour compléter le tableau il avait un bec-de-lièvre. »

Mais tout le monde faisait semblant de comprendre, a-t-il poursuivi, en imitant l'auditeur prenant des notes le

plus sérieusement du monde. Puis il s'est interrompu — il avait repéré un Freud sur l'étagère du bas.

Il a feuilleté le volume pour trouver le passage qu'il voulait me faire entendre, et il a trouvé. « O.K., Freud dit ceci : "En lâchant les jeunes dans la vie avec ce genre d'orientation psychologique erronée [concernant le sexe, c'est] comme si l'on donnait à des gens partant pour une expédition polaire des vêtements d'été et une carte des lacs italiens." » Il a hoché la tête avant de commenter : « Et il s'agit d'une note en bas de page. Une simple note en bas de page.

— Tu ressembles au commissaire Peary avec ta barbe. »

Il s'est touché le visage d'un air absent, comme font les barbus. Puis il m'a tendu le livre — *Malaise dans la civilisation*.

« Alors, est-ce que Julia parle de vaisselle ravissante quand vous êtes seuls ? »

Il m'a demandé d'y aller mollo avec Julia ; elle appréhendait d'être présentée à papa et à maman. « Essaie de voir les choses de son point de vue. »

J'ai décidé de remettre ça à plus tard.

Il a sorti une chemise violette de son placard. « Tu la veux ? » Et de me la jeter. « Je l'ai achetée dans une friperie à Berkeley », a-t-il dit, ce qui était une allusion à son dernier stage dans un labo de modification comportementale où il dressait des chiens de troupeau à ne pas se conduire en chiens de troupeau.

« Je crois bien que je te voyais davantage quand tu étais là-bas. »

Il m'a dit que Julia et lui allaient revenir ici dans quelques semaines.

« Je risque de ne pas te reconnaître d'ici là, ai-je dit. Tu vas sûrement débarquer en costume cravate.

— De quoi est-ce que tu parles ?